

Article

« De la littérature comparée aux problèmes de la littérature de masse »

Robert Escarpit

Études françaises, vol. 2, n° 3, 1966, p. 349-358.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036243ar>

DOI: 10.7202/036243ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

DE LA LITTÉRATURE COMPARÉE AUX PROBLÈMES DE LA LITTÉRATURE DE MASSE

Depuis le 15 décembre 1965 il existe à l'Université de Bordeaux un nouvel Institut qui porte le nom d'Institut de Littérature et de Techniques artistiques de masse (ILTAM). Cette création marque une étape importante dans le développement de recherches qui ont commencé il y a quelque treize ans.

J'occupais alors depuis deux ans la chaire de Littérature comparée de la faculté des Lettres et Sciences humaines de Bordeaux et, en tant que comparatiste, j'étais amené à me poser des questions sur la nature du phénomène littéraire. La littérature nous est traditionnellement présentée comme une anthologie d'œuvres plus ou moins notables dont certaines sont réputées « mineures » et d'autres « immortelles » ou « universelles ». On admet qu'il puisse y avoir des redécouvertes, des reclassements dans ce palmarès, mais fondamentalement il ne change guère.

Or la littérature comparée telle que l'a enseignée mon maître Jean-Marie Carré à des générations d'universitaires, conduit rapidement à découvrir deux faits qui infirment cette conception de la littérature.

Le premier est qu'un phénomène littéraire n'a pas forcément le même contenu et la même structure dans deux contextes nationaux ou historiques différents même s'il porte le même nom. En fait la plupart des grands concepts dont se servent les historiens de la littérature et les critiques littéraires (baroque, roman, style, etc.) sont des étiquettes qui recouvrent des réalités disparates dont on ne peut prendre conscience qu'en se référant à l'histoire et à l'analyse des sociétés dont elles sont l'émanation.

Le deuxième fait est que la notion de « grande œuvre » est loin d'être claire. Pour le comparatiste l'œuvre importante n'est pas forcément celle que dési-

gnent les critères esthétiques (dont on sait d'ailleurs qu'ils varient de société à société), mais celle qui a le plus de rayonnement, qui est la plus riche en échanges humains de tous ordres. C'est à chaque instant que la littérature comparée est conduite à mettre en cause la hiérarchie établie de la littérature et par voie de conséquence l'anthologie qui en est l'image. Quand on sait que cette anthologie représente à peine un pour cent des œuvres réellement publiées au cours des siècles, on est en droit de s'interroger sur sa validité ou du moins sur la nature du tri dont elle est le résultat.

Pour répondre à la première préoccupation, j'ai fondé à Bordeaux dès 1952 le Séminaire de Littérature générale qui est actuellement, sous la direction de mon collègue Pierre Orecchioni, une des unités de recherche et d'enseignement de l'Institut de Littérature et de Techniques artistiques de masse. Ce séminaire organise chaque année des débats entre spécialistes sur de grands concepts de critique ou d'histoire littéraire (picaresque, burlesque, romanesque, originalité, etc.) ou sur des problèmes fondamentaux de littérature générale (la traduction, le théâtre et la littérature, etc.). Il publie un bulletin où sont donnés les comptes rendus des débats.

En outre j'ai lancé en 1957 l'idée du Dictionnaire international des termes littéraires qui, reprise par la Société française puis l'Association internationale de Littérature comparée, a donné naissance à un vaste projet auquel sont intéressés et collaborent plus de cent universitaires de 32 nations. La direction scientifique du Dictionnaire est assurée par une autre unité de recherche de l'ILTAM, le Groupe d'étude du vocabulaire artistique et littéraire sous la direction d'Alain Boisson.

La remise en cause de la notion même de littérature anthologique était une œuvre de plus longue haleine qui demandait du temps, des moyens matériels considérables et surtout un long effort de réflexion.

De 1953 à 1958 je me livrai donc à une série de recherches qui étaient surtout des tâtonnements, car

je m'avançais dans un domaine non exploré où il fallait tracer les pistes tout en défrichant. En 1958 je publiai — non sans quelque imprudence — les premiers résultats de ces recherches dans un petit précis intitulé *Sociologie de la littérature*¹. Ce titre était une autre imprudence car il existait déjà d'autres sociologies de la littérature, notamment celle du Hongrois Georg Lukacs dont le Français Lucien Goldmann est l'élève.

Mais l'impulsion était donnée et il me fallait maintenant suivre le mouvement que j'avais déclenché.

*

* *

L'idée fondamentale de la sociologie de la littérature telle que je la concevais, était d'ajouter la dimension « lecteur » aux dimensions « auteur » et « œuvre » déjà connues. Ce n'était pas une idée nouvelle. Je l'avais déjà exprimée rudimentairement en 1948 dans la préface de ma petite *Historia de la Literatura Francesa*, publiée à Mexico², à peu près au moment où Jean-Paul Sartre l'exprimait d'une manière beaucoup plus claire dans son fameux article « Qu'est-ce que la littérature ? ».

Il devint alors évident qu'avant de me préoccuper de littérature proprement dite, je devais me préoccuper de lecture et même de « consommation littéraire ». Ce détour semblait m'éloigner de mon objectif final et beaucoup de mes collègues pensèrent que, me préoccupant de sociologie, de psychologie, voire d'économie, je méconnaissais la spécificité du fait littéraire. Il n'en était rien, mais comment déterminer avec clarté ce qui est vraiment littérature, si l'on ne connaît d'abord intimement ce qui, dans le fait littéraire, n'est justement pas littérature ?

L'instrument de ce travail fut le Centre de Sociologie des faits littéraires fondé en 1959 à la faculté des

1. Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », n° 777, 1964, 127 p. Traduction anglaise par E. Pick, Lake Erie College Publications. Traductions en japonais, allemand, espagnol, hongrois, serbo-croate.

2. Mexico, Fondo de Cultura Economica, 1948.

Lettres et Sciences humaines de Bordeaux. Placé sous la direction de M^{lle} Nicole Robine, ma collaboratrice des premiers moments, il demeure l'unité de base de l'ILTAM. Son champ de recherche est très vaste. On y trouve des programmes concernant la distribution des lectures par vente ou prêt, le comportement des lecteurs de diverses catégories, le marché mondial du livre, etc. Parmi les publications du Centre citons entre autres l'*Atlas de la Lecture à Bordeaux* (1962), *le Livre et le Conscrit* (1966) qui est une enquête sur la lecture chez les jeunes recrues du Sud-Ouest, et même cette *Révolution du Livre* (1965) qui, publiée sous mon nom, est le fruit des travaux du Centre ³.

Lentement une idée fondamentale s'est dégagée des recherches entreprises. C'est que l'acte littéraire est un acte de communication d'un type particulier. La communication de l'auteur au lecteur par le truchement de l'œuvre est évidente, mais cette image « linéaire » représente la réalité de façon incomplète et erronée.

D'abord la nature même de la communication par le livre est d'être une diffusion. Le message à transmettre est dirigé non vers un correspondant spécifique, mais vers une infinité inconnaissable de correspondants possibles. Il faut donc distinguer entre le public auquel s'adresse l'écrivain, qu'il se représente mentalement, le public vers lequel l'éditeur dirige l'œuvre et les publics virtuellement innombrables qui liront réellement l'œuvre.

Ensuite le rôle du lecteur est ici moins passif que dans le cas d'une correspondance épistolaire. Deux personnes qui échangent des lettres ont généralement en commun des préoccupations, des expériences, un langage au sens le plus général du terme. Ce n'est pas forcément le cas, c'est même rarement le cas quand il s'agit de communication littéraire. Même si le lecteur et l'auteur appartiennent au même pays, au même milieu, parlent la même langue, ils ne se connaissent

3. Les deux premiers ouvrages sont distribués par la SOBODI, 20 Cours Pasteur, Bordeaux. *La Révolution du Livre* a été publiée par l'Unesco et les Presses Universitaires de France en 1965. Traduction anglaise chez Harrap. Traductions en espagnol et allemand.

en principe pas personnellement. Les expériences qu'ils ont en commun sont en nombre limité. Il y a entre eux des décalages d'âge, de classe, d'éducation. L'auteur a en quelque sorte abandonné son texte à des contextes sociaux inconnus de lui. C'est le sens réel du mot « publier » : *publicare*, offrir à tout venant sur la place publique. Le mot qui porte le message est orphelin, c'est un enfant trouvé. Il appartient au lecteur de lui rendre un père. Le lecteur le fait à sa manière, avec les moyens dont il dispose et selon les usages de son groupe social. Cela implique d'innombrables contresens, mais des contresens qui viennent s'ajouter au sens et, quelle que soit la pauvreté de l'apport, l'enrichissent en fin de compte. C'est ce phénomène que j'ai appelé la « trahison créatrice »⁴.

Enfin un livre n'est jamais isolé. Les communications littéraires se croisent et s'entrecroisent, suscitant d'autant plus d'interférences et d'harmoniques que l'écho qu'elles provoquent est plus fort. Cet écho suppose de la part des lecteurs la capacité de formuler des jugements esthétiques motivés et de les faire connaître. Il se crée ainsi une « opinion littéraire » qui porte l'écrivain à condition qu'il se tienne à égale distance du détachement total (nécessité de l'engagement) et d'une servilité aux réactions de son public qui déclencherait un processus de dégradation artistique comparable à l'effet Larsen en électro-acoustique⁵.

L'étude de cette opinion littéraire responsable de l'élaboration des valeurs, de la « reconnaissance » d'un écrivain comme tel et du tri historique auquel nous faisons allusion plus haut, a été menée par diverses méthodes et selon divers cheminements : étude du marché du livre, analyse du réseau de distribution, rôle et importance de la critique littéraire⁶, comportement des lecteurs de différentes catégories sociales, etc.

4. Cf. R. Escarpit, « Creative Treason as a Key to Literature », *Yearbook of Comparative and General Literature*, vol. X, Bloomington (Indiana, Etats-Unis), 1961.

5. Cf. R. Escarpit, « L'acte littéraire est-il un acte de communication ? », *Filoloski Pregled*, n° 1-2, Belgrade, 1963.

6. Un colloque aura lieu sur ce thème les 14 et 15 novembre 1966 à Bordeaux sous la présidence de P.-H. Simon.

Un fait central s'est en fin de compte dégagé : quelle que soit l'époque et quel que soit le pays, cette opinion littéraire est le fait d'un milieu privilégié qui ne coïncide pas forcément avec la classe dirigeante, mais qui reflète ses goûts. Ce milieu constitue une minorité de « lecteurs à part entière ». Le reste de la population ou bien lit la littérature qui lui est autoritairement imposée par le milieu dirigeant (littérature « octroyée »), ou bien consomme une sous-littérature stéréotypée (à notre époque, bandes dessinées, photoromans, romans sentimentaux), ou bien ne lit pas du tout.

En France à l'heure actuelle, sur 37 millions de lecteurs adultes possibles, il y a 5 à 6 millions de lecteurs effectifs et le milieu littéraire se compose de moins d'un million de personnes en majorité membres de l'enseignement ou des professions libérales. Comme le même phénomène existe à l'échelle internationale, 5 pays constituant le « milieu littéraire international » (URSS, États-Unis, Grande-Bretagne, Allemagne, France), on peut dire que l'opinion littéraire mondiale est déterminée par 12 à 15 millions de lecteurs à part entière pour 1 milliard et demi de lecteurs possibles.

Cette situation est une situation de rupture et une crise est en cours, qui débouchera sur une mutation du livre et de la littérature, le « livre de poche » étant un des instruments mineurs de cette mutation ⁷.

Nous avons dans l'histoire plusieurs exemples de mutations du même genre, notamment au xv^e siècle (invention de l'imprimerie) et au début du xix^e siècle (grands tirages). Ces mutations, correspondant à des changements de la classe dirigeante, ont chaque fois modifié l'échelle de la diffusion du livre dont le tirage est passé de l'ordre de la centaine au xiv^e siècle à celui du millier au xvii^e, puis à celui de la dizaine et de la centaine de mille au xix^e. Au cours des vingt

7. C'était le thème de la table ronde qui a eu lieu à Bordeaux le 25 octobre 1965 sous la présidence de Max-Pol Fouchet, avec la participation d'Alfred Sauvy, Lucien Goldmann, Armand Lanoux, Abraham Moles, Robert Sabatier et Marc Saporta.

dernières années, le *paperback* américain a fait passer le tirage à l'échelle du million.

Chaque fois une mutation de la littérature s'est accomplie selon un même schéma. La sous-littérature de la nouvelle couche de lecteurs accédant au milieu littéraire, s'est transformée en littérature majeure. On en peut tirer des conséquences qui bouleversent entièrement les perspectives de l'histoire littéraire traditionnelle. Cela permet notamment de comprendre le destin du roman ⁸.

Malheureusement il est difficile de tirer de ces exemples historiques des enseignements valables pour notre époque. En effet l'évolution des sociétés, les progrès de l'éducation, la démographie font que le phénomène actuel, par sa rapidité et son ampleur, est sans commune mesure avec ce qui s'est produit dans le passé. Il faut donc de nouvelles méthodes et un nouvel état d'esprit pour étudier non plus simplement la littérature (c'est un mot par définition socialement restrictif), mais la communication culturelle dans la société de masse.

*
* *

Les premières recherches dans ce sens ont été menées dans le cadre du Centre de Sociologie des faits littéraires par Jean Boussinesq à partir de 1962. Elles ont abouti à la constitution d'un Comité de liaison des bibliothèques d'entreprise de la région bordelaise qui est à la fois un instrument d'action et un outil de recherche géré par les travailleurs eux-mêmes. Dans le cadre de l'ILTAM l'unité de recherche spécialisée dans ce domaine est le Centre du Livre de masse dirigé par Henri Marquier.

Une première expérience à laquelle chercheurs universitaires et responsables des comités d'entreprise ont été associés, a tendu à déterminer d'une part les attitudes principales des travailleurs devant la lecture, d'autre part à définir les pressions qui s'exercent sur

8. Cf. R. Escarpit, *Littérature et Sous-Littérature*, VI^e Congrès national de Littérature comparée, Rennes, 1963.

eux, venant soit de leur milieu, soit de l'extérieur, et tendent à orienter leur comportement ⁹.

Il est vite apparu que le problème fondamental est celui de la perception du jugement esthétique du lecteur ouvrier et de son « injection » dans l'opinion littéraire.

Des séances régulières de travail du type « séminaire » permettent aux responsables culturels des comités d'entreprise de discuter entre eux de la production littéraire courante et de répercuter ces discussions vers les usagers des bibliothèques au moyen d'un bulletin de liaison. Parallèlement un programme de recherche est en cours de réalisation, tendant à déterminer avec toute la rigueur possible la teneur du vocabulaire esthétique en milieu d'entreprise et son emploi dans l'élaboration du jugement littéraire ¹⁰.

Enfin depuis 1965, dans le cadre de la Semaine Sigma d'Action et de Recherche culturelle contemporaine qui a lieu tous les ans à l'automne à Bordeaux, l'ILTAM organise le Prix littéraire de la Seconde Chance qui est à la fois une manifestation spectaculaire, une expérience scientifique et une réalisation pratique. Ce Prix est doté par la Ville de Bordeaux et il diffère des prix traditionnels par le fait que les œuvres mises au concours et sélectionnées par le Comité de liaison, sont soumises non à un jury de lettrés appartenant au milieu littéraire, mais à plusieurs centaines de lecteurs « de masse » appartenant aux entreprises de la région bordelaise. Les résultats sont traités à l'ordinateur et les deux écrivains arrivant en tête au cours de cette première consultation sont confrontés publiquement avec un jury composé d'ouvriers et d'employés. Un jury témoin de critiques littéraires professionnels permet d'apprécier la différence radicale des attitudes.

Ce ne sont là que de premiers tâtonnements. Recherche et pédagogie, indissolublement liées, doivent

9. Le résultat de ces recherches sera prochainement publié par l'ILTAM.

10. Ce programme, confié à H. Marquier, consiste dans l'étude des réactions d'un échantillon de 180 personnes tirées au sort devant quatre textes étalonnés (Proust, Renard, Dutourd, Malraux).

maintenant se développer dans deux directions différentes.

Il faut tout d'abord remonter vers ce qui était le point de départ, c'est-à-dire le phénomène littéraire. C'est le travail du Séminaire de Littérature générale qui réintègre en quelque sorte dans une théorie de la littérature les résultats obtenus par ces diverses expériences. Le programme de Littérature générale du premier cycle des facultés des Lettres institué par la récente réforme de l'enseignement en tirera notamment le plus grand profit. À Bordeaux l'an prochain par exemple le *Manifeste communiste* et *Vingt Mille Lieues sous les mers* figureront au programme à côté des *Misérables*, de la *Case de l'Oncle Tom* et de *Doña Perfecta* sous la rubrique générale « Les prises de conscience dans la deuxième moitié du XIX^e siècle ». Les thèses également subissent les effets de cette orientation. Parmi les quelque vingt thèses de littérature comparée inscrites à Bordeaux plus des trois quarts concernent la naissance de la littérature africaine, les problèmes raciaux en littérature et l'effet d'événements contemporains comme la Guerre d'Espagne sur les échanges littéraires.

D'autre part il faut aussi réintégrer le fait littéraire dans l'ensemble des phénomènes de communication dont il n'est qu'un des aspects. C'est pourquoi l'ILTAM comporte encore trois unités de recherche et d'enseignement « extra-littéraires ».

Le Centre de formation des journalistes, sous la direction d'André-Jean Tudesq, regroupe les enseignements d'information et de journalisme donnés depuis 1953 à l'Université de Bordeaux. La faculté des Lettres et Sciences humaines délivre déjà une licence d'information et de journalisme depuis plusieurs années. À cette licence s'ajouteront un diplôme de premier cycle, une maîtrise et des doctorats de 3^e cycle dont les thèmes seront organisés en programmes de recherche.

Le Centre de formation des cadres d'éducation permanente sous la direction de Henri Lagrave, organise déjà des stages de responsables et d'animateurs

culturels en liaison avec les collectivités locales et les organisations de jeunesse. Il sera sans doute lui aussi habilité à préparer les étudiants à des diplômes de Faculté aux différents niveaux.

Un Centre des cadres de l'édition et de la librairie est en projet dans les mêmes conditions et dès que les circonstances budgétaires le permettront il est envisagé de créer une unité consacrée aux problèmes de la culture par l'image et le son.

*

* *

Une pareille abondance de projets et de réalisations peut dérouter au premier abord. Elle n'est que le reflet d'une situation qui est celle du monde actuel. Nous passons brutalement de la société d'élites à la société de masse. Sans doute y aura-t-il toujours des inégalités culturelles et — fort heureusement — des différences de goûts, mais le temps est passé du paternalisme de l'esprit.

Le mot de littérature désignait il y a seulement deux siècles l'aristocratie des lettrés. Il a pris son acception actuelle, plus « démocratique », au cours du XIX^e siècle, mais il conserve dans sa mémoire sémantique une coloration restrictive qui le condamnerait rapidement à se dessécher et à se vider de sa substance si des efforts coordonnés n'étaient faits pour lui donner un sens dans le monde nouveau où nous sommes appelés à vivre.

Ce que je viens de décrire n'est qu'un de ces efforts. Il en appelle d'autres.

ROBERT ESCARPIT